

SY - SOCIO

## MONDE PAYSAN ET INDUSTRIALISATION EN SYRIE

par Elisabeth LONGUENESSE

Revue de Géographie

de Lyon

54/3

1979

Du point de vue du monde paysan, l'industrialisation a des effets divers. On peut classer ces effets en cinq rubriques.

1. *Le développement de l'industrie est celui de la production d'un certain nombre d'objets qui seront en particulier consommés ou utilisés par les paysans.* Il s'agit d'une part d'objets de consommation courante : produits alimentaires, vêtements, ustensiles pour la maison, mais aussi électricité, moyens de chauffage, etc. Le premier effet sera dans ce cas la disparition de certaines fabrications locales, d'activités artisanales traditionnelles, autrefois complémentaires de l'activité agricole. Mais d'autre part, le développement de l'industrie des moyens de production permet la multiplication des machines, donc une profonde transformation des techniques et, par là, d'importants bouleversements sociaux. En Syrie, une usine de montage de tracteurs et de machines agricoles a commencé à produire en 1975 : le nombre de tracteurs de plus de 50 CV (type produit par l'usine) est passé de 6 800 en 1974 à 14 230 en 1977, tandis que le nombre de tracteurs de moins de 50 CV (non produits par l'usine) restait presque stationnaire, passant de 6 000 à 6 450. Bien sûr, ces chiffres restent faibles, mais si l'augmentation se poursuit au même rythme, il est certain qu'elle contribuera à provoquer des transformations importantes dans l'agriculture, sur le plan économique comme sur le plan social.

Ainsi, le développement de la production industrielle contribue à l'intégration de la campagne au marché national. Les effets de son accès à des objets de consommation nouveaux peuvent faire l'objet d'une recherche de caractère anthropologique et culturel, s'interrogeant sur les transformations du mode de vie, des mœurs, de l'attitude à l'égard de la nature, de la société, etc. Mais, d'autre part, le développement du commerce entraîne l'élargissement des relations avec l'extérieur, la société globale, et le développement de fonctions sociales nouvelles dans le commerce, mais aussi l'administration de l'Etat. Enfin, la transformation des techniques agricoles aboutit souvent à une transformation des rapports sociaux par l'apparition d'une bourgeoisie rurale ayant le monopole des moyens de production modernes.

2. *Il faut parler, dans le même sens, du développement tout récent de la production d'engrais.* La première usine d'engrais azotés a démarré en 1972 ; sa production tourne autour de 85 000 tonnes par an, alors que les besoins

étaient évalués par le Ministère de l'Agriculture à 400 000 tonnes et la consommation à 100 000 tonnes (dont 70 % pour le coton) en 1975<sup>1</sup> ; à la même date, la consommation d'engrais phosphatés atteignait 30 000 tonnes alors que les besoins étaient estimés à 80 000 tonnes. Toujours selon M. Hammadi, l'emploi des engrais sans autre changement dans les méthodes de culture pouvait relever la rentabilité de 50 à 120 % selon les sols, les cultures et les types d'engrais. Or l'importation des engrais nécessaires coûterait 150 millions de livres syriennes, tandis que la production ne reviendrait qu'à 100 millions de L.S. En 1975, a donc démarré la construction de deux grosses usines d'engrais, l'une d'engrais azotés, l'autre de triples superphosphates ; elles devraient être terminées en 1979. La première aurait une capacité annuelle de 600 000 tonnes, tandis que la capacité annuelle de la seconde atteindrait 450 000 t/an d'engrais phosphatés. Cette dernière produirait en fait essentiellement pour le marché extérieur (européen surtout), l'engrais phosphaté remplaçant le phosphate dans les exportations. En principe, donc, les besoins du pays en engrais devraient être largement couverts dès 1980 et permettre un important développement des rendements ainsi que des surfaces cultivées. Resterait le problème du mode de distribution et de répartition de ces engrais, qui nécessiterait au moins une aide aux paysans et qui risquerait, là encore, d'avoir d'importantes répercussions sociales.

3. *Le développement des cultures industrielles* constitue un autre aspect des rapports entre le développement de l'industrie et la situation de l'agriculture. Dans ce cas, il s'agit d'ailleurs plus d'un effet de renforcement réciproque que d'une conséquence univoque de l'industrialisation, encore qu'il puisse même y avoir indépendance des deux, les cultures industrielles n'étant destinées qu'à l'exportation sous forme de matières brutes. En Syrie, les cultures industrielles sont avant tout : le coton, puis le tabac et la betterave sucrière.

La culture du coton s'est développée durant la période du Mandat puis dans les années qui ont suivi l'indépendance : la superficie cultivée triple entre 1949 et 1950<sup>2</sup> ; c'est une époque où se multiplient les créations de grosses entreprises de filature et de tissage. Mais il reste que la plus grande partie du coton est exportée (il constitue en valeur les deux tiers des exportations sans le pétrole) sous forme de coton égrené. L'industrie la plus importante liée au coton est donc l'égrenage : au départ constituant une activité intégrée aux usines de filature et de tissage, elle est devenue indépendante avec l'extension de la culture du coton au-delà des capacités d'absorption de ces usines. Près de 3 000 usines ont été regroupées en 1965 en une soixantaine de grosses entreprises dont la moitié est à Alep et le reste réparti entre Hama, Idleb, Homs, Damas, Lattaquié et Deir ez-Zor. Mais c'est une industrie saisonnière : le coton est égrené au maximum en six mois et la main-d'œuvre est paysanne, essentiellement féminine. On a ici un cas où le développement de la culture, favorisé par une forte demande internationale, a développé une industrie limitée au traitement nécessaire à l'exportation. Cette industrie saisonnière procure en retour un revenu supplémentaire à un nombre important de familles

1. Mohammad al HAMMADI, *L'industrialisation en Syrie, pôles et axes de développement*. Thèse pour le doctorat ès Lettres, Université Paul-Valéry, Montpellier, 1977.

2. *Ibid.*

paysannes. Quant à l'industrie textile, elle a été au départ favorisée par ce développement, mais dans les limites du marché syrien seulement, d'autant qu'elle utilise une part importante de fibres synthétiques... importées. Aujourd'hui, la production de coton est stable et l'accent est mis sur les progrès des rendements afin de diminuer les surfaces qui lui sont consacrées (passées de 250 000 ha à 186 000 ha, entre 1971 et 1977, pour une production stationnaire).

Le tabac présente une situation analogue à celle du coton. La culture, qui occupe 60 000 personnes, est inséparable de l'industrie, qui, avec les services de commercialisation, etc., n'en occupe que 8 500, mais cette fois toute l'année ; là encore, la proportion des femmes est très élevée. La moitié de la production est destinée à l'exportation. La production du tabac brut comme du tabac traité progresse régulièrement.

Enfin, l'industrie du sucre présente une situation opposée puisqu'elle est encore très loin de couvrir les besoins du pays, alors que l'importation de sucre revient très cher. Le gouvernement a donc multiplié les projets de création d'usines dont un certain nombre viennent d'ouvrir ou sont en cours de construction à Raqqa, Meskeneh, Tel Salhab, Tartous, Hassaké. Il a dans le même temps poussé les paysans à remplacer certaines de leurs productions par la betterave sucrière : or, après avoir eu un certain mal à les « convaincre » on a laissé pourrir la betterave au bord des routes faute d'avoir prévu les camions pour aller la chercher ! Enfin, le prix payé aux cultivateurs pour la tonne de betterave était si bas que nombre d'entre eux ont préféré retourner à des cultures plus rentables comme la tomate ou la pomme de terre, et que la superficie cultivée en betterave a ainsi diminué de moitié dans la région de Damas entre 1977 et 1978<sup>3</sup>... Ce qu'il faut noter c'est à la fois comment, dans un cas comme celui-ci, une politique précise de développement d'une industrie alimentaire conduit à imposer une politique agricole particulière, et les vicissitudes que connaît l'application hâtive d'une telle politique, si l'on n'a pas étudié au préalable toutes les implications et les contraintes l'accompagnant.

Or, les industries alimentaires sont importantes en Syrie, puisqu'elles constituent près du tiers des industries de transformation : il s'agit essentiellement des conserveries dont les productions les plus importantes sont la purée de tomate, puis la confiture d'abricot, les petits pois en boîte, à partir de la production locale, et les huileries utilisant comme matière première les produits de la culture des oliviers, des arachides, etc.

4. *La ponction que réalise le secteur de l'industrie sur la population rurale* constitue un dernier aspect — mais non le moindre — des effets de l'industrialisation sur le monde paysan, d'où il tire une très grande part de sa main-d'œuvre. Cette ponction peut se faire sur place, par la création d'usines à la campagne, les paysans qui s'embauchent à l'usine ne quittant pas leur milieu socio-géographique, ou entraîner un déplacement de population, une migration, de la campagne vers les centres industriels ; l'industrialisation a alors pour conséquence une transformation profonde de la situation économique et

3. D'après une enquête publiée par le quotidien *Techrine*, janvier 1979.

sociale du travailleur déplacé, donc des rapports humains, pouvant aller progressivement jusqu'à la rupture des liens avec le milieu d'origine.

La dimension exacte du phénomène est difficile à mesurer. On s'interrogera d'abord sur l'origine des ouvriers et l'importance effective de l'apport paysan, puis sur le point d'aboutissement des migrations paysannes, ou simplement des transformations dans la situation sociale des ruraux et le nombre de cas où elles aboutissent à l'industrie.

#### a) Origine sociale des ouvriers

En 1970, 40 % des salariés de l'industrie sont employés dans le secteur public, 60 % dans le privé. Il faut tout de suite préciser ici que le terme « industrie » est employé dans les statistiques syriennes avec un sens très large, tellement large qu'il inclut une grande part de l'artisanat : les deux tiers des ouvriers du privé sont donc dans leur immense majorité employés dans des entreprises de moins de 10 ouvriers. Ce qui est toutefois important à noter c'est que ces petites entreprises se mécanisent (c'est en tout cas très net dans le textile), souvent en diminuant le nombre de leurs salariés. D'autre part un nombre très important se crée chaque année, avec un capital très faible. Elles participent donc dans une mesure non négligeable au processus d'industrialisation et leur part dans la production reste importante, particulièrement dans certains secteurs traditionnels (textile, alimentaire).

Ceci dit, il est impossible de donner des chiffres globaux précis sur l'origine sociale et géographique des ouvriers : elle est liée pour une part importante à la situation géographique des entreprises. Les entreprises du secteur public, dans l'ensemble de création récente, sont situées, sauf exception, en dehors des villes : c'est particulièrement le cas dans la région de Damas mais aussi dans celles de Hama et Homs ; en revanche, Alep fait exception. Au cœur des villes, se trouvent les petites entreprises les plus anciennes et particulièrement celles qui ont pris la place de l'artisanat traditionnel dans les vieux souks. Les ouvriers du secteur public sont donc dans leur écrasante majorité d'origine paysanne, et nombre d'entre eux cultivent encore un bout de terre : c'est le cas dans les entreprises de la région de Damas que j'ai pu visiter, où la proportion d'ouvriers habitant Damas était très faible. En revanche, les ouvriers du privé sont d'origine beaucoup plus diversifiée : les entreprises et ateliers situés au cœur des vieilles villes recrutent pour une part importante dans les milieux des fils d'artisans, ouvriers et petits commerçants citadins ; d'après le témoignage d'un responsable syndical artisan de Damas, environ un tiers viennent cependant de la campagne. Quant aux entreprises situées dans les zones rurales ou les petites agglomérations, on peut supposer qu'elles recrutent évidemment beaucoup plus en milieu paysan.

Il reste la question de savoir de quelle catégorie de la paysannerie viennent ces ouvriers : nous ne disposons d'aucune donnée précise à ce sujet. On peut cependant émettre quelques suppositions. Un nombre important d'ouvriers, d'après certaines informations, cultivent quelques arbres ou légumes en dehors de leurs heures de travail à l'usine ; certains se sont embauchés à l'usine qui venait de s'installer près de chez eux car l'agriculture ne les occupait qu'une faible partie de l'année. Un autre phénomène est fréquent, semble-t-il : aux périodes de récoltes (de fruits en particulier) les ouvriers quittent l'usine pendant un mois pour se faire embaucher à la récolte car à ce moment, le salaire

y est beaucoup plus important que celui qu'ils touchent à l'usine. On peut donc supposer qu'un certain pourcentage (qui reste à déterminer compte tenu de l'importance numérique des « paysans indépendants » d'après les statistiques : 600 000 pour 130 000 ouvriers agricoles selon le recensement de 1970) d'ouvriers vient de la catégorie des tout petits propriétaires dont les terres ne suffisent pas pour subvenir aux besoins de la famille ; ils sont devenus ouvriers tandis que leur femme ou leurs parents s'occupent de la culture. On peut noter ici que dans certaines industries, nombreuses sont les jeunes filles, filles de paysans, qui travaillent quelques années à l'usine puis retournent aux champs quand elles se marient. Mais le pourcentage des femmes dans l'industrie reste très faible (elles sont cependant nombreuses dans le tabac, la confection et quelques entreprises de l'industrie alimentaire).

Enfin, il faut noter l'importance de la main-d'œuvre saisonnière dans certaines industries essentiellement alimentaires, puisqu'en 1970, 55 % seulement était permanente et que dans certaines usines, les saisonniers forment l'écrasante majorité (comme à l'usine de traitement des arachides de Tartous et à celle de déshydratation de l'oignon à Salamiyeh) ; pour l'égrenage du coton tous les ouvriers sont saisonniers. Or ces saisonniers sont évidemment des paysans, pour qui l'industrie constitue une source de revenu complémentaire ; ceux-là ne participent pas au mouvement d'exode rural car ils restent attachés à la terre qu'ils continuent à cultiver, même s'ils se déplacent une partie de l'année.

b) Mais pour évaluer globalement l'importance du flux de main-d'œuvre passant de l'agriculture vers l'industrie, il est intéressant de comparer l'évolution de la part de la population active dans ces deux secteurs. On dispose de chiffres précis pour 1960 et 1970 :

	1960	1970
Ind. de transformation ..	117 500 12,4 %	181 000 12,4 %
Agriculture .....	514 000 54 %	748 000 51 %

Pour la période précédente, il n'existe aucune statistique globale. On peut cependant estimer (en utilisant les chiffres de la BIRD et d'E. Asfour<sup>4</sup>) que la main-d'œuvre de l'industrie et du bâtiment triple environ entre 1950 et 1970, alors que la population passe de 3 à 6,3 millions d'habitants. Il est très difficile d'évaluer la progression de l'industrie proprement dite du fait qu'elle s'accompagne du déclin de l'artisanat traditionnel en même temps que du progrès d'un artisanat mécanisé moderne et que les statistiques ne distinguent pas clairement ces différents secteurs. Il semble toutefois, compte tenu du déclin de l'artisanat traditionnel, que la part de l'industrie dans la population active ait sans doute progressé depuis 20 ans, peut-être plus vite entre 1950 et 1960 qu'entre 1960 et 1970 (en revanche, le bâtiment a progressé beaucoup plus vite). Par ailleurs, à l'intérieur de cette industrie au sens large, des données portant sur une période plus récente signalent le progrès du secteur public entre 1965 et 1970, avec peut-être un début d'inversion de tendance à partir de 1969 (pour les seules industries de transformation). Les effectifs

4. B.I.R.D., *The economic development of Syria*, Baltimore, Hopkins, 1955 et Edmund Asfour, *Syria, development and monetary policy*, Cambridge, Harvard Univ. Press, 1959.

dépendant des Unions Industrielles (regroupant l'essentiel des grandes entreprises publiques) ont progressé deux fois plus vite, entre 1965 (date des nationalisations) et 1970, que l'ensemble de la population industrielle.

De tout cela il est difficile de tirer des conclusions nettes concernant le flux agriculture-industrie. Si l'on s'en tient aux chiffres, il semble que les progrès de l'industrie aient simplement compensé le déclin de l'artisanat. Cependant, étant donné qu'une bonne moitié sans doute (compte tenu de ce qui a été dit plus haut) des effectifs de l'industrie est d'origine paysanne, on peut émettre l'hypothèse de l'existence de deux flux<sup>5</sup> dont les effets se neutralisent partiellement en s'additionnant (considérés à l'échelle de deux générations, c'est-à-dire celles des travailleurs d'aujourd'hui et de leurs parents) :

- de l'artisanat (et des emplois qualifiés de l'industrie) vers les emplois de l'administration et des services,
- de l'agriculture vers l'industrie et la construction.

Au total, le flux qui va de la paysannerie à l'industrie, s'il est très important du point de vue de l'industrie, ne concerne que des effectifs relativement faibles du point de vue de la masse paysanne qui forme encore plus de la moitié de la population syrienne. En effet, si l'on estime que la moitié des 12,5 % de salariés de l'industrie sont d'origine paysanne, cela ne fait qu'à peine plus de 10 % de la population active paysanne dénombrée par le recensement de 1970 : mais c'est déjà une proportion qui compte.

5) *En dernier lieu, nous voudrions soulever un problème fondamental et peu étudié, celui de l'évolution des mentalités accompagnant la transformation des rapports sociaux.*

Le mouvement d'industrialisation s'accompagne en effet d'une importante transformation des rapports sociaux, déterminés par l'organisation de la production et la forme d'appropriation et de distribution des biens et revenus. Le salariat tend à bouleverser profondément les liens familiaux traditionnels organisés autour du rapport à la terre. Inversement, le déracinement du prolétaire, qui perd toute attache à la terre pour aller travailler à l'usine, transforme son rapport au monde et sa mentalité. Dans cette perspective de recherche anthropologique et culturelle, on peut suggérer deux directions à explorer :

a) Les conséquences de l'introduction du salaire dans les familles paysannes les plus pauvres qui vivaient à peine de leur lopin de terre, et pour qui cela représentait une source de revenu stable et régulière : il peut en résulter un certain bouleversement des rapports familiaux, en particulier entre père et fils (cf. les travaux de Bourdieu sur l'Algérie et maints autres cas analogues rencontrés par les chercheurs chez les travailleurs immigrés) ; ce problème pourrait faire l'objet d'une enquête. Cependant, dans le cas des jeunes filles, il semble que, dans une première phase au moins, non seulement cela ne change rien aux rapports familiaux traditionnels en milieu paysan, qui

5. M.L. SAMMAN, *Aperçu sur les mouvements migratoires récents de la population en Syrie*, R.G.L., 53, n° 3, 1978, pp. 217-218.

se caractérisent par une surexploitation des femmes, mais cela contribue même à les renforcer : en effet, la jeune fille remet tout son salaire au père et ne garde pas une piastre pour elle ; quand elle se marie, elle passe sous la domination du mari, quitte l'usine, parce que ce serait « honteux » d'y rester, et retourne travailler aux champs.

b) Il faudrait réfléchir à l'originalité d'une situation où un nombre encore extrêmement important d'ouvriers (seul un sondage sur quelques entreprises permettrait de donner une idée de la proportion réelle) continuent à cultiver un lopin de terre ou à le faire cultiver par leur femme. Ce phénomène est lié à l'importance numérique de la petite propriété paysanne et il faudrait chercher s'il n'a pas été renforcé par la réforme agraire. Or il semble bien que le maintien de l'attachement à la terre ou au contraire la rupture de tout lien avec elle, déterminent des attitudes, des aspirations tout à fait différentes, voire opposées ; dans un cas, si les rapports sociaux subissent certaines transformations progressives (en particulier au niveau de la famille comme on l'a suggéré plus haut), ils pourront au contraire subir une évolution plus rapide et on verra de nouvelles solidarités apparaître au niveau de l'entreprise. Ne serait-ce pas la prédominance du premier cas qui expliquerait (sans négliger d'autres facteurs bien entendu) en partie le faible succès des syndicats auprès des travailleurs et la faible mobilisation de ceux-ci à s'organiser pour améliorer leur sort, dont ils se plaignent pourtant, particulièrement dans les grosses entreprises les plus récentes du secteur privé ? Hypothèse que confirmerait peut-être la grogne, sinon la combativité, et l'esprit de contestation plus développés dans les entreprises les plus anciennes ayant connu de grandes grèves dans les années cinquante et où la condition prolétarienne est sans doute vécue comme sans retour par beaucoup d'ouvriers.

## RESUME

*L'économie syrienne reste essentiellement paysanne, mais la société rurale contribue au processus d'industrialisation par ses achats (tracteurs, engrais), par les cultures industrielles (coton, tabac, betteraves), et surtout par un transfert d'activité dont la forme principale est celle de la double activité.*

## SUMMARY

### *Rural society and industrialisation*

*Though the Syrian economy has remained at country stage, the rural classes play a great part in the industrialization process, through their purchases (tractors, fertilizers), industrial crops (cotton, tobacco, sugar beets) and changes in occupations often characterised by the principle of double employment.*

MOTS CLÉS : PROCESSUS D'INDUSTRIALISATION, DOUBLE ACTIVITÉ, CHANGEMENT EN MILIEU RURAL.

KEY WORDS : INDUSTRIAL PROCESS, SOCIAL CHANGE IN RURAL SOCIETY.